Ami du Clergé du 27 juin 1929

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Décalogue. — XIX. Devoirs des enfants envers leurs parents, 385.
Pour une Distribution de prix. — I. ***Dans une Ecole libre :*** **Remerciements et conseils, 387. — II.** ***Dans un Pensionnat de jeunes gens :*** **Mettre Dieu dans sa vie, 389.**
Les Litanies de S. Joseph. — IX. ***Joseph très juste :*** **La sainteté de S. Joseph, 393.**
Pour la fête de la Visitation. — ***A des religieuses Visitandines :*** **L'Ordre de la Visitation est choisi pour répandre la dévotion au Sacré-Cœur, 397.**
En lisant. — Un modèle à ne pas imiter, 400.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

XIX

DEVOIRS DES ENFANTS ENVERS LEURS PARENTS

Mes frères,

Le quatrième commandement dont nous abordons l'explication et qui va retenir quelque temps notre attention, a pour objet principal et direct les devoirs des enfants envers leurs parents. Son objet secondaire et indirect consiste dans les devoirs des parents à l'égard de leurs enfants ainsi que dans les obligations réciproques des inférieurs et des supérieurs, soit dans l'ordre spirituel soit dans l'ordre temporel. Nous parlerons successivement des devoirs qui incombent à ces différentes catégories de personnes en commençant aujourd'hui par ceux des *enfants envers leurs parents.*

« *Honora patrem tuum et matrem tuam ut sis longævus super terram.* Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement » (Ex., xx, 12). C'est ainsi que Dieu résume ces devoirs dans le Décalogue qu'il donne à Moïse. Ce n'est pas sans raison, dit le *Catéchisme du Concile de Trente,* que Dieu a mis le mot « honorer » dans la Loi au lieu du mot « aimer » ou du mot « craindre », car celui qui aime ne craint pas et ne respecte pas toujours, et celui qui craint n'aime pas toujours, mais on ne peut honorer véritablement quelqu'un sans l'*aimer,* sans le *respecter,* lui *obéir* et l'*assister* dans ses besoins. Tels sont en effet les quatre devoirs dont l'obligation s'impose aux enfants.

I

Les enfants doivent tout d'abord *aimer* leurs parents. C'est le *cri de la nature.* « Personne, dit S. Paul, ne hait sa propre chair. » Or nous sommes une partie de la chair et du sang de nos parents, l'os de leurs os. Aussi, voyez comme le petit enfant encore au berceau reconnaît sa mère entre mille autres, lui tend les bras avec amour, se réjouit et lui sourit en la voyant. — C'est le *cri de la reconnaissance.* Chacun aime ceux qui lui ont fait du bien ; or qui nous a fait plus de bien que nos parents ? Qui nous a fait plus de bien que notre mère qui nous a mis au monde au milieu de mille dangers et à qui, dans notre enfance, nous avons coûté tant de soins, tant de services pénibles et répugnants, tant de privations ? Qui nous a fait plus de bien que notre père qui, pendant de longues années, a peiné et sué pour gagner notre pain de chaque jour ? — C'est enfin l'*ordre de Dieu :* « Honorez votre père et votre mère, nous dit le Seigneur, et n'oubliez pas les gémissements de votre mère. Souvenez-vous que sans eux vous n'auriez jamais vu la lumière du jour; rendez-leur donc tout ce qu'ils ont fait pour vous » (Eccli., xxix, 30).

Nous devons aimer nos parents *intérieurement* et du fond du cœur, ressentir par conséquent pour eux des sentiments d'affection et de tendresse, leur vouloir du bien, nous réjouir de leur bonheur, nous attrister au contraire lorsqu'il leur arrive quelque peine. Nous pécherions donc, et gravement, contre l'amour que nous leur devons si nous entretenions contre eux des sentiments de haine, de rancune ou d'hostilité, si nous étions assez coupables pour leur souhaiter du mal ou nous réjouir de celui qui leur arrive. Que penser surtout des enfants dénaturés qui, pour vivre plus librement, pour jouir plus tôt de leur héritage, pour être déchargés des soins que réclame leur entretien, vont jusqu'à souhaiter la mort de ceux qui leur ont donné la vie ?

Nous devons également avoir pour nos parents un amour *extérieur,* c'est-à-dire leur donner des marques sensibles de notre affection en leur montrant un visage agréable, en leur parlant avec douceur, en supportant leurs défauts avec patience, en nous montrant empressés à leur rendre tous les services qui sont en notre pouvoir.

La Révolution de 1793 nous fournit un bel exemple d'amour filial. M. de Sombreuil allait être guillotiné comme tant d'honnêtes gens d'alors. Sa fille l'apprend, accourt, escalade l'échafaud et se jette entre son père et ses bourreaux. Emus, malgré leur âme endurcie par le crime, ceux-ci remplissent du sang de la précédente victime qu'ils ont guillotinée un verre qu'ils présentent tout fumant à la courageuse fille : « Bois, citoyenne, lui disent-ils, et ton père aura la vie sauve. » Mlle de Sombreuil n'hésite pas et, malgré son horrible répugnance, boit d'un trait le sang qu'on lui présente.

II

Le second devoir des enfants envers leurs parents est de les *respecter.* « Honorez votre père, lisons-nous dans nos saints Livres, par action, par parole et par toute sorte de patience, afin qu'il vous bénisse et que sa bénédiction demeure toujours sur vous jusqu'à la fin » (Eccli., III, 8).

Les enfants doivent respecter leurs parents *intérieurement,* se gardant bien de les mépriser à cause de leurs infirmités physiques ou morales, à cause de leurs défauts ou de leurs fautes. Si misérables, si méprisables, si coupables même qu'ils soient, nous n'en sommes pas moins leur chair et leur sang, nous n'en portons pas moins leur nom. Quoi qu'il arrive,

ils restent nos parents et tiennent près de nous la place de Dieu qui s'est servi d'eux pour nous donner la vie.

Les enfants doivent respecter leurs parents dans leurs *paroles*, ne point par conséquent révéler leurs défauts ni mal parler d'eux ; le faire serait se nuire à eux-mêmes autant qu'à leurs parents. « Ne vous glorifiez pas, dit l'Esprit-Saint, de ce qui déshonore votre père, car sa honte n'est point votre gloire » (Eccli., III, 12). Les enfants ne doivent point non plus leur répondre avec hauteur et impertinence, ne point leur donner des qualificatifs injurieux, comme tant d'enfants irrespectueux le font vis-à-vis de leurs vieux parents, comme si, en parlant d'eux, les doux noms de père et de mère leur écorchaient la bouche.

Les enfants, enfin, doivent respecter leurs parents dans leurs *procédés* et leur façon de se conduire à leur égard, en leur donnant tout au moins les marques de politesse qu'ils doivent aux étrangers. Ces marques de politesse, les parents doivent habituer leurs enfants à les leur donner dès leur plus bas âge et les exiger d'eux. Si aujourd'hui les enfants ne respectent plus leurs parents comme jadis, c'est bien la faute de ceux-ci qui abdiquent trop volontiers l'autorité que Dieu leur a donnée sur leur famille et qui, en permettant à leurs enfants de traiter d'égal à égal avec eux, leur laissent oublier qu'ils ne sont que des inférieurs. Ah ! il n'en était pas ainsi autrefois. Voyez quel était le respect du patriarche Joseph pour son père Jacob. Apprenant que, fuyant la famine de Chanaan, il approche d'Egypte, tout âgé, tout marié, tout ministre qu'il est, il quitte le palais du Pharaon pour aller au-devant de ce père bien-aimé qui n'était cependant qu'un simple paysan occupé à garder les troupeaux. L'ayant rejoint, il descend de son char, se jette aux genoux du vénérable vieillard qu'il accueille avec autant de respect que d'affection. Le roi Salomon fait de même envers sa mère Bethsabée. Celle-ci étant venue lui demander audience, il descend de son trône, va au-devant d'elle et la prenant par la main, la conduit à son trône où il la fait asseoir à ses côtés.

III

Le troisième devoir des enfants envers leurs parents est de leur *obéir*. Ce devoir était si rigoureux sous l'ancienne Loi que l'enfant qui refusait d'obéir à ses parents était puni de mort, comme indigne de jouir de la vie qu'il avait reçue d'eux. « Si un homme, est-il écrit au Deutéronome, a un fils rebelle et insolent qui ne se rende au commandement ni de son père ni de sa mère, et qui, en ayant été repris, refuse avec mépris de leur obéir, ils le prendront et le mèneront aux anciens de la ville. Alors le peuple de cette ville le lapidera et il sera ainsi puni de mort » (Deut., XXI, 18).

Cette peine ne menace plus les enfants sous la Loi nouvelle, mais le devoir de l'obéissance est toujours le même. Notre-Seigneur l'a pratiqué tout le premier : « *Erat subditus illis,* » dit l'Evangile. Par son exemple il apprend aux enfants de tous les temps comment, eux aussi, à quelque âge et à quelque rang qu'ils soient parvenus, ils doivent rester pleins de déférence envers leurs parents. S. Paul rappelle ce devoir de l'obéissance aux jeunes chrétiens de son temps : « *Filii,* leur dit-il, *obedite parentibus vestris in Domino, hoc enim justum est.* Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste » (Eph., VI, 1).

Les enfants sont donc obligés d'obéir à leurs parents en tout ce qui concerne les bonnes mœurs, le salut de leur âme et l'administration de la maison. Ils pèchent dès lors quand, contrairement à la défense de leurs parents, ils fréquentent les mauvaises compagnies et les lieux de débauche, quand, sans motif légitime, ils refusent de demeurer dans la maison paternelle, de travailler pour le bien de la famille, d'exécuter les ordres qui leur sont donnés ou enfreignent les défenses qui leur sont faites. Ils pèchent contre la soumission qu'ils doivent à leurs parents quand, sans les consulter et même contre leur gré, ils forment des liaisons et contractent des alliances indignes de leur famille.

Ce n'est pas à dire toutefois que, sur ce dernier point, les enfants soient toujours obligés de se ranger à l'avis de leurs parents. Si dans des vues d'intérêt ou de prétendue convenance, ceux-ci veulent imposer à leurs enfants un parti qui ne leur plaît pas, ces enfants ne sont pas obligés de leur obéir. Ils ne le sont pas davantage quand leurs parents s'opposent à leur vocation, soit qu'ils veuillent les engager dans une profession pour laquelle ils ne ressentent aucun attrait, soit qu'ils s'opposent au désir qu'ont ces enfants de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique ou religieux. Chacun est libre en effet d'embrasser l'état et le genre de vie auquel il se croit appelé par Dieu et pour lequel Dieu lui a donné des goûts et des aptitudes particulières. Si donc un enfant, après mûre réflexion et de sages conseils, se croit appelé par Dieu, il doit humblement solliciter et attendre avec patience le consentement de ses parents. Mais si ses instances respectueuses n'obtiennent aucun résultat, non seulement il peut, mais il doit, lorsqu'il a atteint sa majorité, passer outre à l'opposition de ses parents. Je suppose, bien entendu, que ceux-ci n'ont pas de lui un besoin absolu, pour les nourrir par exemple ou les soigner, car il serait alors obligé de demeurer avec eux jusqu'à ce que ce besoin ait cessé.

Les enfants, à plus forte raison, ne seraient pas obligés d'obéir à leurs parents si ceux-ci leur commandaient le mal, comme de voler, de mentir, car il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Disons en terminant que cette obéissance n'oblige pas toute leur vie les enfants avec la même rigueur. Lorsqu'ils sont devenus grands, qu'ils ont acquis assez d'expérience pour se conduire, lorsqu'ils sont mariés, placés eux-mêmes à la tête d'une famille et qu'ils ont leur foyer à eux, lorsqu'ils font partie d'une communauté religieuse et sont soumis à d'autres supérieurs, ils ne sont plus obligés d'obéir à leurs parents comme lorsqu'ils habitaient sous leur toit, mais comme je le disais tout à l'heure, à quelque âge

et à quelque situation qu'ils soient parvenus, ils sont toujours obligés de leur témoigner du respect et de la déférence.

IV

Le quatrième devoir des enfants envers leurs parents est de les *assister* dans leurs besoins temporels et spirituels. « Mon fils, leur dit le St-Esprit, soutenez la vieillesse chancelante de votre père » (Eccli., III, 14). « Ne soyez pas insensible aux gémissements de votre mère... Rendez à vos parents ce qu'ils ont fait pour vous » (Eccli., VII, 29, 30).

L'obligation d'assister leurs père et mère est si rigoureuse pour les enfants qu'elle passe avant celle d'assister leur femme ou leurs enfants s'ils sont eux-mêmes chefs de famille. Et la raison en est bien simple : c'est que l'obligation contractée envers leurs parents est antérieure à celle qu'ils ont contractée envers leur femme et leurs propres enfants. Leurs père et mère jouissent sur eux d'une première hypothèque, leur créance est antérieure à toute autre. Cette obligation d'assister leurs parents passe même avant les engagements que les enfants ont pu contracter envers Dieu. S. Thomas affirme qu'un enfant qui s'est consacré à Dieu par des vœux solennels dans un Ordre religieux peut et doit retourner dans le monde si ses parents ont absolument besoin de lui pour les nourrir ou les soigner.

L'assistance corporelle que les enfants doivent à leurs parents consiste à leur procurer la nourriture, le vêtement, le logement et tout ce qui est nécessaire à leur entretien. Elle consiste à les soigner dans leurs maladies, à leur procurer les soins du médecin, les remèdes convenables et tous les soulagements en leur pouvoir. Ils nous ont procuré tout cela quand nous étions jeunes, il n'est que juste que nous le leur rendions sur leurs vieux jours. Et cependant, combien d'enfants laissent leurs pauvres vieux parents dans le besoin et attendent pour leur venir en aide que les tribunaux les y contraignent ! Combien d'autres, au lieu de garder près d'eux leurs vieux parents et de les entourer de soins affectueux, les envoient finir leurs jours à l'hôpital ou les relèguent dans un coin isolé et souvent misérable de leur propre maison, où ils s'installent eux-mêmes en maîtres ! Je sais bien que souvent les parents sont les premiers à céder ainsi la place à leurs enfants. Lorsque ceux-ci sont établis et qu'eux-mêmes sont devenus vieux et fatigués, ils cèdent à leurs enfants le train de culture, l'usine ou la maison de commerce qu'ils ne peuvent plus conduire et ils se retirent des affaires. Qu'ils ne se dépouillent pas cependant au point d'être obligés de tout attendre de leurs enfants. Ce n'est pas moi, mais le St-Esprit lui-même qui leur en donne le conseil : « Ne donnez point, dit-il, pouvoir sur vous pendant votre vie à votre fils, à votre femme, à votre frère ou à votre ami. Ne donnez point à un autre le bien que vous possédez, de peur que vous ne vous en repentiez et que vous ne soyez réduit à lui en demander avec prière. Tant que vous respirez, que personne ne vous fasse changer sur ce point, car il vaut mieux que vos enfants vous prient que d'être réduits vous-mêmes à les prier » (Eccli., XXXIII, 20).

Les enfants doivent aussi procurer à leurs parents l'assistance spirituelle dont ils peuvent avoir besoin. S'ils vivent dans l'indifférence, ils doivent chercher par leurs avertissements et leurs représentations respectueuses à leur inspirer des sentiments plus chrétiens. Lorsqu'ils les voient dangereusement malades, ils doivent appeler le prêtre à leur chevet, les exhorter à recevoir les derniers sacrements et veiller à ce qu'on les leur administre en temps utile. Ils doivent prier pour eux pendant leur vie, leur procurer des funérailles convenables, exécuter leurs dernières volontés, prier et faire prier Dieu pour eux après leur mort.

Tels sont les devoirs des enfants envers leurs parents, et sous le nom de parents il faut entendre également les beaux-parents, les aïeux et autres ascendants. Acquittons-nous de ces devoirs et méritons ainsi que s'accomplissent en notre faveur les magnifiques promesses que Dieu a faites à ceux qui honorent leurs père et mère : *Honora patrem tuum et matrem tuam ut bene tibi sit et sis longævus super terram.* Ainsi soit-il.

POUR UNE DISTRIBUTION DE PRIX

I

Dans une Ecole libre

REMERCIEMENTS ET CONSEILS

Mesdames, Messieurs, Mes chères enfants,

Une distribution de prix, dans une maison d'éducation, est une fête de famille à laquelle parents et amis sont heureux de prendre part parce que leur place y est naturellement marquée.

Je me demande toutefois, et il me semble que vous devez vous demander vous-mêmes, à quel titre l'aumônier de l'Institution de Sainte-Marie de L. a bien pu être invité à la gracieuse fête qui vient de se dérouler avec le succès le plus complet à B., à quel titre surtout il a bien pu être prié de la présider et d'y parler. Pourquoi cet honneur, qui me confond ?

Est-ce parce que le vénéré et sympathique pasteur du lieu, s'abusant sur le talent qu'il me prête charitablement à l'occasion de quelques sonnets que j'ai publiés sur l'Evangile, espérait qu'une pièce de vers de ma composition en guise de discours agrémenterait cette séance et lui donnerait un petit grain d'originalité ? Peut-être. Mais chez *le poète improvisé* que je suis, — et nul qualificatif n'exprime mieux la manie qui m'est venue vers la soixantaine d'essayer de rimer par mode de distraction, — chez le poète improvisé que je suis, dis-je, la muse n'est pas toujours très souple, elle est capricieuse, récalcitrante à ses heures ; et d'ailleurs, après un peu de surmenage, il serait presque inhumain de ne pas lui accorder le répit qu'elle réclame avec quelque droit. C'est son cas en ce moment, et voilà pourquoi, au risque de

chagriner les amateurs de poésie, la pièce de vers attendue dans la circonstance ne figurera pas.

1. — Puisque je reste chargé, malgré tout, du soin de l'allocution d'usage, mon premier devoir est de féliciter la paroisse de B. de posséder un pasteur on ne peut plus recommandable par son zèle et son cœur d'or, et réciproquement M. l'archiprêtre M. d'être à la tête d'un troupeau qui lui donne, dans les temps difficiles que nous traversons, de réelles consolations. Ce troupeau, vraiment il l'aime, et il a raison, parce qu'il y trouve des éléments religieux que d'autres curés, hélas ! à l'époque présente, rencontrent trop rarement dans leurs paroisses. Aussi, quand il parle de ses ouailles, c'est, en règle générale, pour dire du bien, beaucoup de bien d'elles. Rien n'est plus agréable, en particulier, que de l'entendre faire l'éloge de leur générosité dans les différentes occasions où il a besoin de leur tendre la main pour son église et pour ses œuvres. Je souhaite au diocèse d'A. beaucoup de pasteurs comme M. l'abbé M. et beaucoup de paroisses comme B.

2. — Un autre devoir m'incombe et j'ai hâte de le remplir : c'est celui de saluer, dans la vénérable marquise de B. la bienfaitrice providentielle de l'école libre. Si la générosité est acclimatée dans cette paroisse, Mme la Marquise, fidèle du reste en cela aux vieilles traditions de sa famille, n'en donne-t-elle pas l'exemple de la façon la plus digne ? Châtelaine chrétienne dans toute la force du terme, à l'encontre de ces gens d'aujourd'hui qui se plaisent à étaler leurs richesses pour éblouir en même temps que pour jouir, comprenant, elle, que la fortune ici-bas est comme un dépôt de la Providence dont il faut se servir pour faire le plus de bien possible, Mme la marquise de B. avec son entourage aime à donner pour le bon Dieu, à secourir les malheureux et à soutenir de son mieux les diverses œuvres qui méritent intérêt : chacun sait, entre autres choses, que sa main s'ouvre largement pour faire vivre cette école qui est une des gloires du pays. Les épreuves pourtant ne lui ont pas manqué ; mais elle a puisé dans sa foi robuste le courage de les accepter, avec la pensée que si Dieu éprouve ses amis sur la terre, c'est pour leur permettre d'augmenter ces inestimables mérites au moyen desquels s'achète la riche et consolante couronne du ciel. Honneur donc à cette vaillante chrétienne que je salue avec grand respect pour le magnifique exemple qu'elle donne dans la paroisse et dans toute la région ! Honneur du même coup à M. le Marquis, son fils, maire de cette commune, et à toute sa noble maison !

3. — Honneur ensuite aux bonnes maîtresses qui, dans cette école, avec non moins de dévouement que de talent se livrent à une tâche de premier ordre, tâche éminemment délicate et qui consiste à procurer à l'enfance, à la jeunesse, non pas seulement l'instruction profane, mais l'amour de Dieu, la crainte du mal et la pratique de la vertu. Elles sont, dans la paroisse, les précieuses auxiliaires de M. l'Archiprêtre et des familles catholiques, et sans marchander leur travail et leur peine, elles s'acquittent de leur rôle bienfaisant dans des conditions pécuniaires qui contrastent singulièrement avec ce que l'on exige couramment dans le monde ; elles s'acquittent de leur rôle non pas pour gagner de l'argent, mais pour le bon Dieu qu'elles aiment et qu'elles veulent faire aimer, ne comptant que sur la récompense qu'il promet libéralement là-haut à ceux qui ont bien travaillé pour lui au cours de cette vie. Honneur, je le répète, à leur dévouement ! Honneur à leur touchant désintéressement !

4. — Honneur maintenant à vous, parents qui tenez à faire instruire et élever vos enfants dans une école qui offre, au point de vue religieux, toutes garanties ! — De nos jours, on vante beaucoup la science, on en parle avec fierté comme si elle avait fait dans les écoles d'immenses progrès. Ces progrès sont-ils aussi réels qu'on veut le dire ? L'instruction acquise par les enfants dans les classes primaires est-elle vraiment supérieure à celle qui leur était donnée il y a 40 ou 50 ans ? J'en doute, et je ne suis pas le seul à en douter. En tout cas, ce qu'oublient un peu trop les dirigeants de notre société actuelle, c'est que la science, si bonne et étendue qu'elle soit, ne suffit pas : avec la science, avec l'instruction pour l'intelligence, il faut l'éducation pour l'âme, pour le cœur ; et l'éducation que l'on entend pratiquer à l'*école neutre* est comme un édifice sans base qui n'aboutit qu'à des illusions, à de tristes mécomptes.

Parents chrétiens, vous voulez à bon droit que vos enfants, en grandissant, deviennent des jeunes filles foncièrement honnêtes et sérieuses, des jeunes filles dont la conscience ne présente aucune équivoque et ne soit pas superficielle, des jeunes filles vertueuses et qui consolent votre foyer domestique. Continuez, comme vous l'avez fait jusqu'ici, de les confier à l'école libre, à cette école où avant tout on prononce le nom de Dieu, où on apprend à le respecter, à l'aimer, où l'on ne craint pas d'enseigner que la vie présente n'est pas tout, mais qu'il y a, après elle, l'éternité. L'éternité ! personne n'y échappe, quoi qu'en puissent prétendre les coryphées du monde sectaire et on ne s'y prépare que par la crainte de Dieu et la pratique du devoir chrétien. — L'enfer ne peut supporter qu'on enseigne ces vérités à l'enfance : il voudrait tant gâter les jeunes âmes, les priver de la lumière divine, les pervertir enfin pour régner en maître dans la société de l'avenir ! Et voilà pourquoi il s'acharne à faire la guerre à l'école chrétienne, il prône l'*école neutre* qui est la sienne. Parents, ne vous laissez pas duper ; conservez, sans arrière-pensée, vos préférences à l'école où l'on parle de Dieu, à l'école chrétienne : c'est pour le bien de vos enfants, le bien de vos familles et celui de la société de demain qu'il n'est que temps de sauvegarder.

5. — Quant à vous, mes chères enfants, arrivées à la fin de l'année scolaire, vous allez entrer en vacances. Quelques-unes peut-être, les plus grandes, ont achevé leurs études et quittent définitivement l'école. Toutes du moins, en cette journée, ayez l'âme pleine de reconnaissance. Et quand je parle de reconnaissance, quoi de plus juste ?

De la reconnaissance ! Vous en devez à toutes les

personnes qui s'intéressent à votre instruction et à votre éducation, par conséquent à M. l'Archiprêtre, au digne bienfaiteur de cette école, à vos dévouées maîtresses, à vos excellents parents.

A M. l'Archiprêtre, dont le cœur est pour vous si paternel, vous témoignerez votre reconnaissance en priant beaucoup pour lui, en demandant au bon Dieu de rendre de plus en plus fécond son ministère et de le laisser de longues années encore dans cette paroisse qu'il aime et qui le paie de retour, en vous efforçant aussi d'obéir ponctuellement à ses sages conseils et d'être sous sa direction toujours des paroissiennes modèles.

Vous témoignerez votre reconnaissance à Mme la marquise de B. en priant avec la même assiduité et la même ferveur à ses intentions, demandant de toute votre âme au ciel de récompenser au centuple, par des bénédictions qui s'étendent à tous les membres de sa famille, le bien qu'elle se plaît à faire avec eux dans cette paroisse.

Vous prierez également de bon cœur, cela va de soi, pour vos maîtresses dont vous connaissez la sollicitude maternelle, le dévouement à toute épreuve, et qui ont tant besoin d'être encouragées, soutenues dans leur tâche journalière. Vous leur ferez plaisir en mettant à profit leurs leçons, leurs avis, en leur gardant une entière soumission, une filiale confiance.

Que dirai-je de votre reconnaissance à l'égard de vos bons parents ? Vous savez combien vos papas, vos mamans vous sont attachés, de quelle tendresse ils vous entourent sans relâche, quels sacrifices ils sont toujours prêts à s'imposer pour pourvoir à votre bien-être, pour vous élever et pour vous être agréables. Ne négligez rien pour le leur rendre non seulement par la prière, mais par votre docilité affectueuse, par vos prévenances, par le soin de leur plaire à votre tour en toutes choses, en les aidant, en les secondant dans tout ce qui vous sera possible.

Il y a quelqu'un enfin qui se recommande plus que personne aux attentions de votre bon cœur, mes chères enfants. Laissez-moi vous le dire : c'est le bon Dieu, le bon Dieu à qui vous devez tout, car c'est à lui que vous devez le bienfait de l'existence, la grâce du saint baptême, le bonheur de posséder des parents qui en quelque sorte ne vivent et ne respirent que pour vous, en face de tant d'autres qui n'ont pas cette joie ; c'est à lui aussi que vous devez l'avantage de cette éducation religieuse dont vous comprendrez mieux le prix au fur et à mesure que vous avancerez en âge. Le bon Dieu alors, il faut l'aimer lui aussi, l'aimer sincèrement, l'aimer souverainement en lui accordant sans hésiter, sans lésiner, tout ce qu'il est en droit de demander à une âme chrétienne, au cours des années qui vont constituer votre vie.

La vie pour vous, remarquez bien, ne fait que commencer. Sera-t-elle longue ou sera-t-elle courte? Je l'ignore et vous l'ignorez comme moi. Ce qui est certain, c'est qu'elle aura un terme et qu'en attendant le bon Dieu vous demande de l'employer pieusement à son service pour vous préparer au grand jour de l'éternité.

La vie, oh ! ne la gaspillez pas sottement ; ne la gaspillez pas comme font toutes ces jeunes filles étourdies de notre époque qui se croient créées et mises au monde uniquement pour s'amuser, folâtrer. Que chacune de vous au contraire se dise à cette heure déjà et continue de se dire en grandissant : « Je suis chrétienne et je veux me conduire en chrétienne ! » Et vous serez chrétiennes, vous vous conduirez en chrétiennes les unes et les autres, si vous vous tenez en garde contre les dangers, les écueils qui menacent l'inexpérience de votre âge, si vous résistez aux entraînements du plaisir où sombre facilement la vertu. Vous serez chrétiennes et vous vous conduirez en chrétiennes si vous avez horreur des mauvaises lectures et des mauvaises compagnies, si partout, en toutes circonstances, vous savez dominer le respect humain pour accomplir votre devoir. Vous serez chrétiennes et vous vous conduirez en chrétiennes si, avec la prière, avec le recours filial à la T. S. Vierge Marie, vous pratiquez la dévotion à l'Eucharistie, la fréquentation assidue de la Table sainte. Vous serez chrétiennes et vous vous conduirez en chrétiennes si enfin vous donnez très simplement, sans ostentation, le bon exemple autour de vous, heureuses toujours de plaire au bon Dieu plutôt qu'aux hommes.

Mesdames, Messieurs, Mes chères enfants,

Je vous avais annoncé au début la suppression de la poésie sur laquelle on avait peut-être compté. Pour atténuer la déception, je vais essayer de résumer dans un modeste sonnet les sentiments qui doivent en ce moment animer vos cœurs ; et c'est par là que se terminera mon discours.

Dans les âmes d'enfants le démon avec rage
S'acharne, en notre France, à détruire la foi.
Il veut qu'on chasse Dieu de l'école, et pourquoi ?
La morale, il le sait, sans Dieu n'est qu'un mirage...

Renier Dieu ! jamais ! A d'autres ce partage !
Nous saluons en lui notre Souverain Roi
Et voulons qu'à l'école on enseigne sa loi.
La foi n'est-elle pas le meilleur héritage ?

B. est chrétien et restera chrétien.
Nous garderons la foi comme un précieux bien
Qui l'emporte sur tous les trésors de la terre.

Oui, nous la garderons fièrement, sans faiblir.
Marcher à sa lumière est œuvre salutaire ;
Ce devoir, jusqu'au bout nous saurons le remplir.

II

Dans un Pensionnat de jeunes gens

METTRE DIEU DANS SA VIE [1]

Monsieur le Vicaire général,
Mesdames, Messieurs,
Mes chers amis,

Il y a trois mois, dans une enceinte voisine de cette même demeure accueillante, je parlais à vos aînés,

[1] Discours prononcé à la distribution des prix de l'Ecole professionnelle catholique de Malroy (par Dammartin-sur-Meuse, Hte-Marne), le 12 juillet 1928, par M. le chanoine Cobée, curé d'Acy (diocèse de Soissons), directeur de la *Croix de l'Aisne*.

à vos pères, à vos frères, aux membres du Syndicat Agricole du Bassigny réunis pour leur Assemblée annuelle.

Et, il m'en souvient, pour résumer mon discours, je leur citai une parole qui n'est que d'hier, mais que l'histoire retiendra comme une des plus belles qui soient tombées d'une lèvre humaine.

C'est la parole d'un de vos compatriotes, fils de cette terre haut-marnaise, rude et forte, dont les hauts plateaux sont battus par les vents et trempés par les ondées, mais qui nourrissent une race dont les cœurs, héréditairement, sont plus robustes encore que les corps.

A cet homme à qui les événements ne permirent pas de donner toute sa mesure, sa ville natale a rendu, il y a quelques jours, un hommage mérité. A l'ombre de la flèche aiguë de son clocher ajouré, devant le vieux château bâti par Claude de Lorraine, près de la statue du bon Sire qui a immortalisé son nom, Joinville a dressé l'image de celui qui est un de ses fils les plus glorieux, de celui qui, en 1917, à la tête de la Xe armée, sur la crête du Chemin des Dames, emporta le fort de la Malmaison et les hauteurs de l'Ailette, et en 1918, commandant le groupe des Armées du Nord, brisa l'offensive ennemie et commença cette série de victoires qui, en cinq mois, rejeta l'Allemand des portes de Paris au-delà des rives du Rhin. J'ai nommé le général Paul-André-Marie MAISTRE.

En octobre 1917, aux abords de Soissons, j'ai servi sous ses ordres directs... Et c'est une de mes promenades habituelles, pendant mon séjour à Bourbonne, d'aller m'incliner et prier devant l'humble pierre qui, dans le cimetière tranquille, à mi-flanc de la colline, protège les restes mortels de celui qui fut à la fois un grand soldat et un grand chrétien.

Quelques jours avant sa mort foudroyante, un de ses amis les plus intimes lui demandait quel sentiment dominait en son cœur, la veille d'une bataille qui allait décider peut-être du sort de la France. Le Général se recueillit, puis, d'une voix grave, répondit : « La confiance !... car il y avait mes soldats, et surtout, *il y avait Dieu !* »

Cette parole, laissez que je m'en empare et que je l'applique à votre vie.

Oui, mes chers amis, je viens vous dire que, dans votre vie d'aujourd'hui et de demain, il faut mettre Dieu,... que les belles vies, les vies pleines et heureuses, sont celles où il y a Dieu.

Car mettre Dieu dans sa vie, c'est y mettre de la vérité, de la lumière, de la hauteur, de la charité.

L'instruction facile, le progrès banal, l'aisance à la portée de tous, ont rabaissé le niveau moral de l'humanité. On se heurte aujourd'hui, à chaque pas, à ce qui est banal, vague, terre à terre, égoïste.

Le sentiment divin, l'esprit religieux, la pensée et le service de Dieu vous arracheront à ces ornières, et, sur tous les plans de la vie journalière, vous hausseront aux rangs supérieurs.

Par eux, toujours et partout, vous serez les premiers et les meilleurs.

Entrons dans le détail de vos existences.

I

Et d'abord, dans votre vie d'écoliers.

Ce qui sépare et différencie un établissement d'instruction primaire, secondaire ou professionnel public, d'une maison similaire ecclésiastique, c'est que, dans la première il n'y a pas Dieu, et dans la seconde il y a Dieu.

Les programmes sont communs. Les manuels sont les mêmes. Les méthodes d'instruction sont équivalentes. Les résultats scolaires sont identiques.

Mais dans l'une, on ne connaît que la moitié de l'enfant, son intelligence ; l'autre moitié, la plus belle, la plus grande, le cœur, est ignorée.

Le professeur de l'Université ne reçoit qu'une tâche : donner la science à l'esprit. Son cours terminé, il ferme son livre et s'en va. Son rôle est fini.

A l'élève on ne demande qu'une chose : bourrer sa cervelle de dates et de chiffres, tracer des épures, résoudre des équations, afin de se préparer victorieusement aux concours et aux examens.

Pour la formation morale de son être, il est abandonné à lui-même. Nulle direction ne lui est donnée. Nulle voie ne lui est montrée.

Et pourtant, c'est cette partie de l'éducation qui fait les hommes, — les hommes de devoir et les hommes de bien.

Les écoles, où, comme celle-ci, il y a Dieu, portent leur effort vers cette culture des âmes. Sans doute, elles sont aussi des maisons d'enseignement. Elles le sont avec un tel succès qu'on redoute leur concurrence... Mais elles restent des maisons d'éducation, pour la formation des caractères et la discipline des consciences.

L'adolescence est l'âge des passions naissantes. Devant leur fougue, les traditions familiales les plus enracinées fléchissent souvent. Elles ne connaissent qu'un frein : la morale religieuse.

Il est, je le sais, des natures qu'un certain orgueil iné préserve des chutes irrémédiables. L'ambition, les soucis de l'avenir en gardent d'autres contre certaines tentations démoralisantes.

Mais, seul, le sentiment divin fait les âmes droites, les consciences hautes. Il leur donne, avec le respect d'elles-mêmes, le courage du devoir. Il garde la santé des âmes, plus précieuse encore que celle des corps. Il ouvre sur la vie, son sens et ses directions, des horizons sauveurs.

— D'ailleurs, une science qui bannit Dieu de ses recherches et de ses connaissances, n'est qu'une demi-science. Une enquête menée il y a deux ans par le plus grand des journaux parisiens auprès des représentants de tous les corps scientifiques constitués, Institut de France et grandes corporations, a prouvé que, aujourd'hui, les plus grands noms de la pensée et de la science française s'inclinent devant le bienfait du sentiment religieux dans la recherche de la vérité, des lois et des secrets de la nature. Les plus grands d'entre eux vous ont donné l'exemple. Ils n'ont jamais chassé Dieu de leurs laboratoires. Chez eux, la science a fortifié la foi et la foi a dirigé la science. Ils ont démontré l'axiome qu'un peu

de science éloigne de Dieu et que beaucoup de science y ramène.

Cauchy, Ampère, Roëntgen, Branly, dans le domaine purement scientifique, en sont les témoins les plus purs. Et si Ambroise Paré confiait à Dieu le soin de guérir les malades qu'il pansait, Laënnec en écoutant battre un cœur humain y reconnaissait des pulsations divines.

Pasteur résumait sa vie en affirmant que s'il avait été plus savant, au lieu de la foi du paysan breton qu'il possédait, il aurait eu la foi de la paysanne bretonne.

Et d'ailleurs sur d'autres sommets, sur les cimes de l'art et du sentiment littéraires, un aigle en s'abattant, terrassé par le mal des grands cœurs, Barrès, ne criait-il pas, face au soleil : « Je suis de Jésus-Christ !... »

— Bénissez donc le Ciel, mes chers amis, qui a dirigé vos pas vers une de ces maisons, vers cette Ecole de Malroy d'où vous sortirez non seulement dotés des connaissances intellectuelles et scientifiques nécessaires, mais surtout armés pour la vie, pour ses luttes, contre ses dangers.

Bénissez-le de vous avoir donné des maîtres qui, plus encore que la science des livres, connaissent et distribuent la science des cœurs ; qui mettront dans vos âmes d'écoliers ce qu'il y a de plus beau et de plus grand en eux : Dieu.

II

Mais un jour, peut-être couronnés de succès et nantis de diplômes, en tout cas devenus des hommes et restés des chrétiens, vous quitterez cette maison.

Et bientôt, vos vingt ans, sur leur chemin humain, au premier détour de la route, rencontreront un visage de femme... Regardez-le, mes amis, et vous lui trouverez les traits les plus beaux, les traits d'une mère, la mère de vos cœurs : la France !

Non, je ne veux pas faire du patriotisme l'apanage exclusif des catholiques français. Il y a quatorze ans, quand elle appela ses fils et leur demanda de mourir pour elle, tous se levèrent et lui offrirent leur sang joyeux.

Mais ici encore, j'affirme que pour bien comprendre la France et beaucoup l'aimer, il faut mettre Dieu.

La France est un pays privilégié sur qui le ciel, d'une main prodigue, a jeté tous les dons : sourires du soleil, harmonie des saisons, douceur du climat, murmures des ruisseaux et des rivières, chansons des forêts profondes et des plaines fécondes. Elle a pour ceinture des mers argentées et des neiges éternelles. Elle a pour parure des coteaux verdoyants et des prés fleuris.

C'est le pays des artistes et des héros, la terre de la beauté et de la charité, et jadis on vantait la douceur d'y vivre, car sa vie était faite de mesure, de tact, de simplicité et d'abondance.

Mais la France est plus que cela : c'est une âme faite de la fleur des civilisations antiques, et transfigurée par les splendeurs et les vertus du christianisme.

Cette âme est née d'un acte de foi, au lendemain d'une victoire, un jour de Noël, dans le baptistère de Reims, quand l'évêque Remi ordonna au roi Clovis de courber la tête et d'adorer ce qu'il avait brûlé.

— Depuis ce jour, il parut au monde que ces deux majestés, l'âme de l'Eglise et l'âme de la France, avaient uni leurs destinées et que leurs malheurs seraient communs aussi bien que leurs gloires.

C'est de l'union intime de l'âme de la France et de l'âme de l'Eglise que jaillit, quelques siècles plus tard, ce cri de ralliement : *Dieu le veut !* qui jeta l'Europe sur les rivages de l'Asie et arrêta la barbarie envahissante du Croissant.

C'est à l'union de ces deux âmes que nous devons le XIIIe siècle, si beau et si bon dans l'histoire, que domine et qu'éclaire l'admirable figure de S. Louis... On dirait que, maternellement unies, l'Eglise et la France avaient pris dans leur cœur ce qu'il y a de plus grand et de plus doux, — l'amour passionné de la justice, le respect des petits et des faibles, le courage chevaleresque et audacieux, les vertus les plus fortes et les tendresses les plus exquises, — pour former l'âme de ce prince incomparable et faire de lui le type achevé de la beauté morale.

C'est de l'union de ces deux nobles âmes que sont nées les plus belles et les plus pures gloires des annales de notre patrie.

— Mes enfants, vous aurez la mission de perpétuer cette union féconde qui est la raison d'être de la France, la mission d'en resserrer les nœuds.

Mission que ne peuvent remplir, car ils l'ignorent, ceux qui séparent Dieu de la France et de sa destinée.

Ils ne comprennent pas son histoire, ils défigurent son visage séculaire. Reniant l'héritage du passé, tout ce qui a fait la grandeur et la force de notre pays, ils placent son berceau dans les ruines, dans la boue et dans le sang, au pied de l'échafaud de 1793 ou devant l'autel de la déesse Raison.

— D'ailleurs, un vaste mouvement anti-national ne se dessine-t-il pas dans le monde officiel enseignant ? Ces maîtres, à qui l'on n'a pas appris la vraie histoire de la France, la renient bruyamment, veulent éliminer son étude des programmes scolaires, du moins en purger les manuels qui l'enseignent. Pour eux, qui n'ont pas Dieu, seule compte l'histoire des luttes sociales et la nomenclature des conquêtes matérielles. Une nation n'est plus à leurs yeux qu'une entité physique, composée d'un certain nombre de kilomètres carrés, sillonnée de rails et creusée de canaux, où un agglomérat humain, de toutes langues et de toutes couleurs, combat pour l'apéritif quotidien et le cinéma hebdomadaire.

Aussi, devant ces maîtres, un Bayard pâlit auprès d'un marchand de saucisson de Chicago, et Jeanne d'Arc cède le pas à une pétroleuse de Moscou.

Ne comprenant pas l'âme de leur patrie dont ils ont chassé Dieu, ils ne peuvent l'aimer. Toutes les théories étrangères sont acceptées par leurs cerveaux étonnés. Leur admiration et leur sympathie vont aux autres peuples. Pour la dénigrer, la France trouve

aujourd'hui ceux qui dénigrent l'Eglise. Mêmes amis, mêmes ennemis.

Qui donc, aujourd'hui, par une horrible et systématique campagne, prétend rejeter sur la France la catastrophe d'août 1914 ? — Qui donc prêche aux conscrits et aux réservistes la révolte et l'insubordination ? — Au premier rang de ces esprits misérables, on trouve des maîtres de la jeunesse.

Ce ne sont pas les maîtres de votre jeunesse chrétienne, mes amis...

— Si, un jour de tristesse et de deuil, des clochers épouvantés tombait encore l'appel désespéré de nos frontières à nouveau violées, vous vous lèveriez à votre tour et voleriez défendre celle pour qui sont morts vos pères et vos aînés, celle pour qui un million et demi de martyrs ont teint de la pourpre de leur sang la terre française, des dunes des Flandres aux sapinières des Vosges...

En attendant, dans la paix vous la servirez. Car on la sert, non seulement en défendant son sol, mais en grandissant sa renommée, en cultivant les arts, en animant la toile, en faisant vivre le marbre, en magnifiant sa langue, en répandant sa pensée, en faisant valoir ses richesses, en fécondant son sol, en faisant jaillir de sa terre des moissons dorées et des vendanges.

Mais on la sert surtout en gardant son âme. Ceux-là seuls qui, comme vous, pour la comprendre et l'aimer y mettent Dieu, ceux-là seuls entretiennent les vertus et les croyances qui l'ont portée, dans le passé, sur des sommets où les nations voisines la contemplaient d'un œil jaloux.

Le flambeau du génie passe des mains d'un peuple dans les mains d'un autre peuple. La guerre a des fortunes diverses. La même génération a vu, aux défaites les plus désastreuses, succéder les plus éclatantes victoires. Mais ce qui demeure, ce qui garde l'héritage des aïeux, ce qui contient l'espérance de destins plus propices, c'est l'âme de la patrie avec ses traditions.

La France vous demande de garder son âme !... Ecoutez-la, mes amis.

Ecoutez vos maîtres qui vous apprennent cet art filial, qui, demain, sera rare et unique.

Ainsi, de la patrie vous serez les fils les plus beaux et les meilleurs.

III

Enfin, vous aurez à faire votre vie.

Or, pour comprendre la vie, et surtout vivre la vie, il faut aussi y mettre Dieu.

— Qu'est-ce que la vie ?

Pour tout homme, pour vous spécialement, enfants des classes laborieuses, c'est le travail.

Vivre sa vie, aujourd'hui, pour les jeunes générations qui ne connaissent pas Dieu ou l'ont renié, c'est s'abandonner à ses fols instincts, c'est secouer tout joug, c'est courir après le plaisir facile.

Dieu a fait du travail la condition essentielle de notre existence. Sa loi primordiale, commune, est que l'homme gagne son pain à la sueur de son front. Le travail donne à l'homme sa noblesse, son indépendance, la sécurité de ses lendemains. Il lui permet de bâtir un foyer, d'y aligner des berceaux, de se faire une place au grand soleil de Dieu.

Or, aujourd'hui, cette idée féconde et éternelle est battue en brèche par les théories d'une société élevée sans idées religieuses.

Au lieu de le bénir, on maudit le travail, on déclare qu'il est un esclavage qui pèse sur une portion déshéritée de l'humanité. On en rogne les heures, on en surveille l'exercice, on en ridiculise l'amour. On lui demande un gain facile et élevé qui permette de vite l'abandonner pour courir au désœuvrement et à l'amusement.

Toutes les grandes civilisations ont péri par ce crime. Quand un peuple ne parle que pour demander un pain qu'il ne pétrit plus et des jeux où il passe ses jours, il est mûr pour les catastrophes et voisin de sa mort.

L'ère commence des agitations populaires et des bouleversements politiques. L'émeute gronde, les barricades se dressent, les coups de fusil partent et le sang fraternel coule...

Dans votre travail, vous mettrez Dieu, mes chers enfants. Vous y mettrez la pensée et l'image de Celui qui fut ouvrier dans un village de Judée, dont le front fut mouillé par la sueur, dont les mains devinrent calleuses et noires à manier la hache dans l'atelier d'un charpentier palestinien.

— D'ailleurs, pour protéger la liberté de votre travail, pour lui garder son indépendance et lui assurer son juste salaire, pour le défendre contre l'asservissement du capital anonyme et vagabond, vous ne découvrirez de solutions humaines et justes que dans les principes immortels de l'Eglise de Dieu, exposés avec une hauteur de vues incomparable dans les admirables encycliques de Léon XIII.

Ailleurs, vous ne trouverez que battage et utopie.

— Quel sera ce travail ?

L'enseignement reçu à cette Ecole de Malroy peut vous conduire honorablement vers toutes les activités du labeur humain. Mais, la plupart d'entre vous mèneront la vie des champs. La culture du sol, l'artisanat rural, occuperont et rempliront tous les jours de leur vie. Heureux, dirai-je avec le vieux poète, s'ils savaient le bonheur de cette destinée !

La terre ! Pour comprendre la douceur et la richesse de ce mot, il faut regarder la flamme qui passe dans les yeux du laboureur contemplant, à l'aoûtée, le sillon qu'il ensemença, balancer au souffle de la plaine la vague des épis.

La terre, c'est le labeur originel imposé par Dieu à Adam, même avant la faute.

La terre, c'est l'indépendance et la liberté. A l'usine, l'ouvrier est esclave de sa machine et de son patron. Sur le domaine de vos pères et sous le grand ciel bleu, vous n'avez pour maître que Celui qui commande au rayon du soleil et à l'ondée du nuage.

La terre, c'est la vieille racine profonde dans le sol ancestral, celle qui permet des foyers féconds et des berceaux souriants.

Ici encore, on trouve la part et le doigt de Dieu.

L'éducation sans Dieu fait des diplômés, mais aussi des déracinés. Elle ne retient pas au sol le fils de la glèbe. Elle le pousse vers les fonctions publiques, les prébendes et les sinécures.

Avez-vous remarqué que, dans un village, quand l'église se vide, les foyers se vident aussi, que les granges se ferment et que les maisons s'écroulent ?

Si vous ne maintenez dans nos campagnes le sentiment religieux, vite vous irez à l'abandon de la terre et à la solitude des toits.

Elèves de Malroy, élèves d'hier et d'aujourd'hui, le travail de la terre vous semblera le plus noble et le plus libre, si vous écoutez monter du sol retourné la voix de Dieu.

Du haut de vos clochers, vous l'entendrez, trois fois le jour, saluer votre travail, votre nourriture et votre repos. Chaque dimanche, elle vous conviera au repos tranquille, après la prière commune. Elle vous gardera des tentations malsaines et vous permettra les douces joies des fêtes familiales. Elle saluera les berceaux qui viennent et les cercueils qui s'en vont.

Aussi, faut-il vous bénir, maîtres de cette maison, qui comprenez si bien qu'ici votre mission religieuse et votre tâche patriotique se confondent. Vous savez qu'en donnant à l'enseignement agricole, à ses méthodes, à ses progrès, une place de choix dans votre programme, vous servez éminemment l'Eglise, à qui vous gardez des enfants, et la France, à qui vous préparez des travailleurs.

C'est chez ceux-là que l'âme de la patrie pendant des siècles s'est épanouie. C'est chez eux, sous les poutres enfumées de nos fermes, que, partout traquée, elle s'est réfugiée. C'est de là qu'elle s'élancera demain pour rayonner encore sur le monde, dans toute la force de sa jeunesse renouvelée.

Mes chers enfants,

Pardonnez à mon cœur, plus encore qu'à ma bouche, d'avoir retardé l'heure des récompenses attendues et méritées par votre travail de longs mois, l'heure plus désirée encore où les portes de cette maison s'ouvriront pour la liberté et le repos.

Voilà les couronnes qui appellent les vainqueurs, et plus d'un front tremble devant le poids de leur laurier fragile.

Voici les prix, soigneusement rangés par ordre ; les diplômes avec les rubans qui les tiennent et les décorent.

La justice a présidé au choix des lauréats et à la distribution des trophées. Seront couronnés ceux qui l'auront mérité par leur effort et leur victoire.

Je félicite les vainqueurs et m'associe à leur joie.

Je partage aussi la vôtre, parents heureux, puisque la gloire des fils est la gloire de leurs pères.

Et avec vous je me réjouis, Messieurs de Malroy, qui avez conduit ces enfants au triomphe. Car je suis sûr que si je vous demandais le secret de votre effort, de votre dévouement, vous me répèteriez la parole du général Maistre : — Il y avait ces enfants,... et surtout il y avait Dieu !

LES LITANIES DE SAINT JOSEPH

IX

Joseph très juste, priez pour nous

LA SAINTETÉ DE S. JOSEPH

C'est la sainteté éminente de Joseph que nous célébrons, quand nous disons cette invocation de ses Litanies.

Qui peindra, comme il conviendrait, cette sainteté ? Faut-il suivre l'exemple de l'Evangile, et constater simplement que Joseph fut *juste ?*

Essayons cependant de nous faire une vague idée de cette justice singulière. Peut-être y réussirons-nous, quand nous en aurons recherché les motifs, et quand nous aurons comparé Joseph avec les saints de tous les temps.

I. — *Excellence de cette sainteté*

I. MOTIFS DE CETTE SAINTETÉ. — *A priori*, nous pouvons dire que Joseph fut un « Géant de sainteté ». Rappelons-nous seulement le choix extraordinaire que Dieu a fait de lui, et le rôle infiniment glorieux qu'il eut à remplir.

Si Dieu, pour donner une Mère à son Fils incarné, a exempté Marie de la tache originelle qui, dès leur conception, atteint tous les enfants d'Adam, comment n'aurait-il pas choisi, pour être le gardien et le nourricier de ce même Fils, le compagnon de cette Vierge immaculée, l'homme de la terre le plus consommé en sainteté ?

D'autant plus que le rôle qu'il aurait à remplir auprès de Jésus, de Marie et des âmes, exigerait de cet homme une perfection peu commune. Combien ne faudrait-il pas être saint pour vivre si près du Fils de Dieu... pour mériter d'être responsable de l'existence et du salut du Fils de Dieu... pour être tant aimé du Fils de Dieu... pour prendre dans ses bras, presser sur son cœur, couvrir de baisers le Fils de Dieu !... Combien il faudrait être saint pour tenir en mains, peut-on dire, le salut du monde, puisque la Rédemption, en un sens très vrai, dépendrait de Joseph, chargé par le Père de veiller sur le Rédempteur !...

II. SUPÉRIORITÉ DE S. JOSEPH SUR LES AUTRES SAINTS. — De fait, comme il laisse loin derrière soi les saints de tous les temps : de l'Ancien et du Nouveau Testament !

Les prophètes ont ignoré des mystères divins auxquels Joseph a été initié ; ils ont entrevu les autres : lui, il en a été le témoin ravi ; ils ont par avance célébré, chanté le Messie, Rédempteur d'Israël : lui, il en a joui à volonté, et il l'a appelé : « Mon Fils ».

Les Patriarches ont été honorés comme les chefs d'une famille prédestinée, dont devait sortir le Christ-Dieu : Joseph, plus vraiment qu'Abraham, Isaac, Jacob, David, Salomon, et les autres, mérite d'être nommé « le père » de Jésus, auprès de qui il a tenu, dans le temps, la place du Père éternel.

Nous ferons la même constatation, si nous passons aux saints du Nouveau Testament.

Quel honneur pour Pierre et les Apôtres d'avoir été choisis pour être les compagnons du Maître et les continuateurs de son Œuvre ! L'Evangile nous raconte les soins dépensés par Jésus, pour les élever au-dessus de la terre, leur faire comprendre l'idéal chrétien, et les sanctifier. Car eux, qui devaient être le « sel de la terre » et la « lumière du monde », devaient, de ce fait, être plus saints que la terre et que le monde. Joseph, lui, n'a pas comme eux été chargé seulement du « Corps mystique » du Christ, mais de son corps naturel. Les Apôtres furent agréables à Jésus, puisqu'il daigna les appeler : « Mes amis, *Vos autem dixi amicos* » (Jo., xv, 15), et plus tendrement encore : « Mes petits enfants, *Filioli* » (Jo., XIII, 33). Mais combien plus Joseph, à qui il daigna dire : « Mon père ! »

Quelle sainteté aussi dans les martyrs, dont la charité était si ardente, qu'elle les poussa à souffrir pour le Dieu qu'ils aimaient ! La souffrance est bien une marque de l'amour de Dieu pour la créature, et de l'amour de la créature pour son Dieu. C'est une loi du christianisme : ceux que Jésus choisit, ceux qu'il regarde avec une particulière tendresse, il leur offre, plus qu'aux autres, son calice et sa croix. Il a dit : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix » (Mt., XVI, 24) ; il nous demande : « Pouvez-vous boire à mon calice ? » (Mt., xx, 22). Et S. Paul n'écrivait-il pas : « Dieu châtie celui qu'il aime, et il frappe de verges ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants » (Hebr., XII, 6). Et ne lisons-nous pas dans les révélations de sainte Thérèse cette assurance de Notre-Seigneur : « Plus grand est l'amour que mon Père porte à une âme, plus lourdes et plus nombreuses sont les croix qu'il lui envoie. » Et cette même sainte ne préférait-elle pas la mort à une vie sans souffrance ? Et sainte Marie-Madeleine de Pazzi, je crois, allant plus loin, ne demandait-elle pas à Dieu de souffrir plutôt que de mourir ? Et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus — on ne finirait pas de citer des témoignages — ne remarquait-elle pas : « Il en coûte à Dieu de nous abreuver à la source des larmes, mais il sait que c'est l'unique moyen de nous préparer à le connaître comme il se connaît, à devenir des dieux nous-mêmes. » Ne chantait-elle pas encore :

Sous le pressoir de la souffrance,
Je te prouverai mon amour ;
Je ne veux d'autre jouissance
Que de m'immoler chaque jour [1].

La souffrance est donc mesure de sainteté. Plus un homme souffre — s'il sait souffrir, — et plus il est aimé de Dieu ; plus il est aimé de Dieu et plus il souffre. Après Jésus, personne n'a plus souffert que Marie ; après Marie personne n'a plus souffert que Joseph. Donc aucun être humain — hors la Reine des Martyrs — n'a aimé Dieu, sous la croix, comme Joseph. Ses souffrances étaient les plus semblables aux souffrances morales de Jésus et de Marie.

Les confesseurs, les docteurs ont défendu la doctrine du Christ ; ils l'ont vengée ; ils l'ont prêchée, répandue, fait rayonner et resplendir. S. Joseph, lui, n'a rien écrit ; il n'a pas parlé ; mais il a fait bien plus : il a gardé Jésus au monde.

Les vierges ont, du parfum de leur angélique pureté, embaumé l'Eglise et réjoui le cœur de Dieu. Que dirons-nous de Joseph, « l'homme angélique et plus qu'angélique [1], » digne d'être l'époux virginal de Marie, le protecteur de sa virginité, et que l'Eglise invoque sous le titre de « Gardien des vierges » ?

Concluons avec S. Léonard de Port-Maurice : « Qu'Adam innocent se présente avec les animaux prosternés à ses pieds ; que Moïse apparaisse, soumettant toutes les créatures à ses ordres au moyen de sa verge ; vienne Abraham avec sa postérité comme un soleil au milieu des étoiles ; vienne un Josué commandant au roi des astres ; vienne un Salomon avec les reines courbées devant son trône ; et vous, Patriarches, montrez les anges qui vous assistent ; Apôtres, montrez l'Eglise qui vous vénère comme ses premiers chefs ; Thaumaturges, montrez la nature elle-même soumise à votre parole, et sachez que toutes ces prérogatives si nobles ne vous relèvent pas encore assez pour vous égaler à Joseph ; car ces privilèges et ces vertus vous ont été départis avec mesure, tandis que Joseph les a possédés tous et dans un degré parfait. Rendez donc hommage à un mérite si sublime et tombez à ses pieds, prophètes, patriarches, apôtres, martyrs, thaumaturges, vous tous, grands du ciel et de la terre, comme autrefois, entre le soleil et la lune, les étoiles aussi s'inclinèrent devant le premier Joseph : « *Vidi per somnium quasi solem et lunam et stellas undecim adorare me* » (Gen., XXXVII, 9).

III. Manifestations de cette sainteté. — Joseph est, après Marie, le plus grand de tous les saints.

Pour faire ce chef-d'œuvre qu'on appelle un Saint, Dieu et l'homme ont chacun leur part.

La part de Dieu, c'est la grâce sanctifiante ; ce sont les dons du Saint-Esprit, les grâces actuelles et les vertus surnaturelles. Nous savons que ces secours, Dieu ne les refuse à personne. Il les tient abondants à la disposition de chacun ; et si tous les appelés ne sont pas des élus, cela vient de l'homme qui abuse de sa liberté. Ce n'est pas Dieu qui manque à notre âme, c'est notre âme qui manque à Dieu.

Elle ne manque pas à Dieu, elle fait sa part dans l'œuvre de sa sanctification, quand nous vivons avec Dieu, quand nous vivons pour lui.

Nous savons déjà comment S. Joseph remplit ce programme. Insistons-y à nouveau : certaines réflexions que nous avons faites ailleurs trouvent ici leur place naturelle.

1. Joseph vécut *avec Dieu,* puisqu'il vécut avec Jésus.

[1] *Esprit de la Bienh. Thérèse de l'Enfant-Jésus*, p. 110.

[1] Sauvé.

Il ne perdit jamais le contact avec lui. Quelle intimité ! Une intimité comme il n'en existera jamais plus sur la terre. Après Marie, c'est Joseph qui approchera toujours, même au ciel, le plus près de Jésus. Continuellement il vit en présence de Jésus : non pas en une présence quelconque, ou purement morale, mais physique. Et encore Jésus n'était pas seulement sous son toit comme en une sorte de temple sacré, où l'on ne pût pénétrer qu'avec crainte, où l'on dût se contenter de fléchir les genoux et d'adorer. Non : Joseph vécut avec Jésus, avec son Dieu, comme un père vit avec son enfant. C'était un culte ; mais pas seulement un culte : c'était une jouissance, dont nous ne pouvons ici-bas nous faire une idée, et que nous ne comprendrons qu'au ciel. Joseph voyait Jésus face à face ; il entendait sa voix — sa douce voix enfantine et sa voix mâle d'homme fait ; — il sentait en ses pauvres mains d'artisan sa main divine ; il pouvait poser ses lèvres tremblantes, et combien aimantes, sur son front pur où ses yeux avertis apercevaient sans doute l'auréole céleste ; il était le témoin ravi de ses premiers pas, puis de ses essais d'apprenti, puis de ses travaux de maître. Qu'on imagine encore l'intimité des colloques du soir, alors que, la dure journée faite, on se réunissait sur la terrasse de l'humble demeure et que les cœurs dans les cœurs s'épanchaient. Qu'on se représente les entretiens de la Sainte Famille : à quelle hauteur le Fils de Dieu n'élevait-il pas sa mère et son père adoptif !

A vivre si près de Jésus, Joseph ne pouvait que se pénétrer de la vie même de Jésus. La grâce coulait abondante du cœur de Jésus dans celui de Joseph ; et avec la grâce la sainteté.

2. Joseph a vécu *pour Dieu,* puisqu'il n'a vécu que pour Jésus.

Il en fut ainsi dès avant l'Incarnation. Comme tous les Juifs, il attendait le Sauveur promis par le Créateur et annoncé par les Prophètes. Comme tous les justes, il préparait son âme à cette heureuse venue. Quand, instruit du mystère par l'ange, il sut que le Messie naîtrait dans sa maison, avec quels soins il dut — bien mieux encore — se disposer à le recevoir. Ne doutons pas que, dans ce but, il ne se soit sanctifié de toutes les forces de son cœur.

Mais voici Jésus chez lui. Alors il n'a plus d'autre souci que le Fils de Dieu dont il a la charge. Et il faut avouer que les soucis ne lui manquent pas, à Bethléem, en Egypte, à Nazareth. L'Evangile nous en énumère quelques-uns ; nous devinons les autres. Désormais sa vie est consacrée à Jésus, tout entière. Qu'il pleure ou qu'il souffre ou qu'il travaille, c'est pour Jésus.

Dans cette existence si simple, à partir de l'établissement définitif à Nazareth, il n'y a vraiment rien d'extraordinaire. Joseph n'accomplit aucune action d'éclat ; il ne fait pas de ces choses qui étonnent le monde et forcent l'enthousiasme des foules. Nous ne possédons même pas un mot de lui. C'est l'effacement le plus complet. Et nous sommes en présence d'un « géant de sainteté ».

Sa vie matérielle, sa vie morale, sa vie spirituelle, sa vie intellectuelle, sa vie vulgaire, tout était pour Jésus. Voilà son secret.

Il était ouvrier, rien qu'ouvrier, tout à son devoir d'état, pour contenter une clientèle souvent difficile et gagner le pain de chaque jour. Mais c'est par là, par l'humble tâche quotidienne, qu'il s'est sanctifié : est-ce que l'Evangile nous dit autre chose ?

S. Joseph ne perdait jamais de vue que vie naturelle et vie surnaturelle sont deux aspects d'une seule vie, et qu'on n'a pas le droit de les séparer : elles se complètent ; elles se compénètrent. Aussi voyez avec quelle simplicité, tour à tour, il prie quand c'est le temps de la prière, et il pousse le rabot, quand c'est le moment du travail. Il est là où Dieu le veut, pour faire ce que Dieu veut, à l'heure où Dieu le veut.

A-t-il multiplié les exercices surérogatoires de piété ? A-t-il pratiqué la pénitence crucifiante pour le corps ? Je n'en sais rien : l'Evangile est muet là-dessus. J'avoue même que je ne le crois pas. Ce dont je suis sûr, c'est qu'il avait un métier et, parce qu'il était consciencieux, qu'il se dévouait à son devoir d'état. Seulement, de l'accomplissement quotidien de ce devoir d'état, il faisait un acte de religion : il travaillait pour Jésus ; il offrait à Dieu ses fatigues et ses sueurs, sa joie, quand un client daignait accepter la charrue ou le joug sorti de son atelier, ses alarmes, lorsque peut-être le travail se faisait rare ou qu'on s'en montrait peu satisfait. Dieu était le témoin de tous les actes de sa vie, le confident de ses angoisses et de ses consolations. Mieux : cette vie, tout entière consacrée à son service, dans ses moindres détails, Dieu l'acceptait, la *payait* en bénédictions et en grâces qui paraient et sanctifiaient l'âme de son fidèle serviteur.

II. — *Comment nous pouvons imiter S. Joseph*

Nous savons maintenant comment S. Joseph a mérité son titre de « très juste ».

Nous sommes appelés, nous aussi, à être des « justes » c'est-à-dire des saints. Prenons donc S. Joseph pour modèle : il est si près de nous, il est tellement à notre portée ! Joseph, après Marie, est arrivé, c'est vrai, au plus haut degré de perfection ; il est cependant le plus facilement imitable.

Mais oui ; les secours divins qui lui étaient offerts sont aussi à notre disposition ; et les moyens qu'il a employés, nous pouvons, à notre tour, les mettre en œuvre. Il a sans cesse gardé le contact étroit avec Marie, Reine des saints, et surtout avec Jésus, source de toute sainteté. Il s'est sanctifié dans et par l'humilité, la pauvreté et le travail. Modeste et laborieuse, telle fut sa vie, vécue constamment sous le regard de Dieu et pour Dieu ; pourquoi ne serait-ce pas la nôtre ?

1. La piété bien entendue nous conduit et nous attache à Marie et à Jésus.

L'âme dévote à la Vierge sainte, non seulement ne saurait périr, mais, forcément, doit approcher, de plus près chaque jour, de l'idéal de sainteté qu'elle lui offre en sa personne et en sa vie. Ce fut le cas

de Joseph ; ce peut être notre cas, si nous y consentons. Voulons-nous donc progresser en perfection, aimons Marie : non pas, certes, d'une amitié quelconque, mais d'un amour qui ne soit pas vague sentimentalité, ou dévotion toute de surface ; d'un amour vrai, profond, qui s'appliquera en pratique à imiter ses vertus : son humilité, sa pureté, son renoncement et son obéissance. Comment un chrétien, qui vivrait ainsi en union avec Marie, qui s'essaierait à reproduire en soi son image, ne ferait-il pas avancer l'œuvre, si importante, de sa propre sanctification ?

D'autant mieux qu'une fois en si bon chemin, on ne s'arrêtera pas au cœur de la Mère : on aura vite atteint le Cœur du Fils : « *Ad Jesum per Mariam.* » Les deux cœurs sacrés étant inséparables, les deux amours le sont aussi : qui aime Marie aime forcément Jésus. Qui aime Jésus est un saint. Tout s'enchaîne ici et tout se tient. Voilà pourquoi l'union était si intime au foyer de Nazareth, et pourquoi Joseph était « très juste » : grâce à Marie il avait Jésus avec soi.

Avoir Jésus avec soi !... Ah ! plus heureux que Joseph, nous pouvons posséder Jésus, non pas à côté de nous, mais en nous ; non pas seulement par sa ressemblance, mais lui-même. Comment se fait-il donc que les chrétiens ne comprennent pas davantage et mieux la divine Eucharistie ? Ils gaspilleront leur activité spirituelle en de multiples dévotions secondaires, croyant être, sans doute, très pieux. En cela ils se trompent. Car la grande dévotion, celle qui est à la base de la véritable piété, c'est la dévotion à la sainte Eucharistie ; c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, présent dans le Tabernacle de la plus humble chapelle, visité souvent, — et mieux encore reçu dans la communion, chaque jour si on le peut — et on le pourrait dans la plupart des cas, si on le voulait.

Loin de raréfier vos communions sous des prétextes qui n'arrivent pas à être des raisons, avez-vous faim, au contraire, du Pain vivant, et, sans hésiter, sans regarder le voisin, sans vous inquiéter de ce qu'on pensera ni de ce qu'on dira, vous empressez-vous à la Table sainte ? C'est le miséricordieux, le miraculeux, le divin moyen que Jésus a inventé pour que nous nous unissions à lui au point que nous ne fassions plus avec lui qu'une seule chair. Depuis la Cène du Jeudi Saint est-il possible d'avoir Jésus avec soi sans communier ? Qui oserait le prétendre, quand on se rappelle l'avertissement à la fois miséricordieux et terrible du Maître : « Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui ?... » Avec quel empressement, s'il en avait eu la possibilité, Joseph eût communié, pour être en son Jésus et l'avoir en soi !

2. Il ne s'est pas contenté de vivre avec Dieu : il a vécu sans cesse pour lui. Ses peines et ses joies, son travail et son repos, tout était pour le Dieu incarné qui demeurait sous son toit.

Nous serait-il donc si difficile de le prendre, ici encore, pour modèle, et de nous sanctifier dans et par notre vie de chaque jour ?

Tout le monde n'est pas appelé à consacrer ses activités *uniquement* au service de Dieu : ce sera, cela, jusqu'à la fin, le lot du petit nombre, des privilégiés à qui Dieu même dit, en l'intime de l'âme : « Viens à ma suite ! » qui se cachent sous le vêtement austère du sacerdoce ou de la vie religieuse.

Tout le monde ne peut pas, même sans quitter le siècle, renoncer, par vocation ou abnégation, aux joies légitimes de la terre, pour servir les infirmes et les malades, consoler les affligés, être le père ou la mère des orphelins, ou se faire, tendrement, petit enfant pour ceux qui n'en ont plus...

On ne peut pas demander à tout le monde de vivre constamment dans l'héroïsme. Mais qui donc ne peut se donner, bonnement, simplement, à Jésus, tel qu'il est : avec son humble vie quotidienne, terre à terre, si l'on veut, vulgaire, sa petite vie grise pour laquelle il a été fait, mais qui peut devenir si grande, si belle, si rayonnante ?...

Qui donc ne peut dire, quelles que soient les occupations qui absorbent son activité ou les sentiments qui agitent son âme : « O Christ aimé, je vous l'offre : c'est pour vous !

« Je n'en puis plus de l'amertume dont on m'abreuve ; mais je songe à votre Cœur qui eut tant à souffrir de l'ingratitude des pécheurs, de l'abandon de vos apôtres, du reniement de Pierre et de la trahison de Judas ; et je vous offre mon cœur ulcéré.

« Mes amis mêmes ne me comprennent pas. Les hommes n'entendent rien à mes intentions : ils les travestissent ; ils appellent mal le bien que je fais ; la calomnie criminelle, les insinuations malsaines me font verser des larmes de sang ; mais je songe aux accusations des Pharisiens, aux faux témoins du Sanhédrin, aux Juifs versatiles qui, après avoir, en votre honneur, jonché la route de leurs manteaux et de rameaux d'olivier en chantant « *Hosannah !* » tendaient le poing contre vous en vociférant : « Crucifiez-le » ; et je vous offre ma réputation et mon honneur compromis...

« Mes membres sont fatigués, chaque soir, du travail de tout le jour ; mais je songe à vos fatigues dans l'atelier de Nazareth, à la sueur de votre front sacré, aux meurtrissures de vos mains divines ; et je vous offre mon labeur et ma lassitude...

« Je souffre atrocement dans mon pauvre corps, perclus de douleurs, rongé par la maladie, ruiné par les infirmités ; mais je songe à votre chair ensanglantée par les fouets de la flagellation, à votre tête ruisselante sous la couronne d'épines, à vos muscles distendus sur la croix, à vos mains et à vos pieds percés ; et je vous offre mes souffrances...

« Quoi même ? ô Seigneur. Je ne suis qu'un pauvre pécheur, qui voudrait vous aimer et qui vous trahit sans cesse ; qui voudrait rester debout, une fois relevé, et qui toujours retombe. Mais je songe que, si vous avez été méconnu, si vous avez souffert, si vous êtes mort sur la croix, c'est justement à cause de mes péchés. Et puis ne disiez-vous pas un jour à S. Jérôme, qui croyait n'avoir plus rien à vous donner : « Jérôme, donne-moi tes péchés

pour que je te les pardonne » ; et je vous offre les miens ; je les offre à votre miséricorde avec mon repentir, pour que vous les effaciez et que vous m'aidiez à vous aimer, enfin, et à ne plus vous trahir...

« Vous êtes bon, ô mon Dieu, et vous permettez qu'il y ait à côté des épines quelques roses, à côté des peines quelques joies. Vous-même en avez rencontré dans le cours de votre existence terrestre : vous avez joui de la tendresse de votre Mère si aimante, de votre père adoptif si bon, des heures bien douces passées dans la chère maison de Béthanie, des caresses et de la confiance des petits enfants, de l'affection de Jean, du repentir si franc de Pierre, des consolations des saintes femmes sur la Voie douloureuse et de l'appui du bon Cyrénéen... Je vous offre, Jésus, pour que vous les sanctifiiez, toutes mes joies comme toutes mes peines... »

Oui, qui donc, un jour ou l'autre, ou souvent, ne peut faire au Christ Sauveur pareilles offrandes ?

Et si elles sont présentées dans la simplicité et la sincérité du cœur, c'est cela vivre avec Dieu et vivre pour lui.

Et c'est cela, être *juste*.

POUR LA FÊTE DE LA VISITATION

A des religieuses Visitandines

L'ORDRE DE LA VISITATION EST CHOISI POUR RÉPANDRE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

Misericordias Domini in æternum cantabo.
Je chanterai éternellement les bontés du Seigneur. (Ps. 88, 1).

Mes Sœurs,

Cette fête de la Visitation vous est chère à plusieurs titres. D'abord parce qu'elle évoque la scène mystérieuse où Marie commença, dans sa visite à Elisabeth, son rôle d'intermédiaire entre Jésus et les âmes, son rôle de dispensatrice souveraine de la grâce ; puis, parce qu'elle vous rappelle le souvenir béni de vos origines et des bontés que Dieu eut alors pour vous ; enfin, parce qu'elle marque l'anniversaire d'une des plus grandes grâces que Dieu ait faites à votre Ordre en lui confiant spécialement le culte du Sacré-Cœur de Jésus.

Que de motifs vous avez donc de répéter en ce jour avec le psalmiste : « *Misericordias Domini in æternum cantabo*. Je chanterai éternellement les bontés du Seigneur ! »

Mais pour les bien chanter, il les faut bien connaître d'abord et ensuite y bien correspondre. C'est de cette manière qu'en usa la Sainte Vierge, qui gardait en son cœur les paroles divines et les méditait soigneusement. C'est de cette manière qu'en usèrent vos illustres fondateurs, qui s'excitaient mutuellement à aimer Dieu davantage pour tous les bienfaits qu'ils recevaient de lui ou que recevaient leurs monastères. Que pourriez-vous faire de mieux que de suivre l'exemple de si saints personnages, en considérant d'abord la conduite si particulière de Dieu envers votre Institut, puis en le remerciant de la grande bonté qu'il a eue de vous désigner officiellement pour être les apôtres privilégiées du Sacré-Cœur de Jésus ?

I

Il ne semblait pas au début que tel dût être jamais votre rôle. S. François de Sales et sainte Jeanne de Chantal désiraient fonder un Ordre charitable, un Ordre consacré spécialement à la visite et au soin des malades. C'est pour cela qu'ils l'avaient placé sous le vocable de la Visitation.

De même que Marie alla rendre visite à sa cousine Elisabeth et lui porta, en même temps que la consolation de sa présence, la bénédiction de Jésus caché dans son sein, de même les religieuses de la Visitation devaient, dans l'esprit des deux fondateurs, porter aux pauvres malades, avec les secours temporels, les consolations spirituelles. On sait, en effet, — et S. François de Sales ne l'ignorait pas plus que sainte Chantal, — que le meilleur moyen d'atteindre les âmes, c'est de soigner les corps et qu'il y a peu de gens qui résistent à l'apostolat de la charité.

Cependant cet apostolat leur fut retiré. « Je n'ai pas fait ce que je voulais, disait plaisamment S. François de Sales, et j'ai fait ce que je ne voulais pas. »

Tout de même, il voulut et il sut bien orienter la dévotion de ses filles vers le Sacré-Cœur. Ici, les textes sont si formels, si curieux en même temps et si beaux, que je vous demande la permission de vous les citer de mot à mot.

« Bonjour ma très chère Mère, écrivait-il le 10 juin 1611. Dieu m'a donné cette nuit la pensée que notre maison de la Visitation est, par sa grâce, assez noble et assez considérable pour avoir ses armes, son blason, sa devise et son cri d'armes. J'ai donc pensé, ma chère Mère, si vous en êtes d'accord, qu'il nous faut prendre pour armes un unique cœur percé de deux flèches et enfermé dans une couronne d'épines ; ce pauvre cœur servant dans l'enclavure à une croix qui le surmontera et sera gravé des sacrés noms de Jésus et de Marie. Ma fille, je vous dirai à notre première entrevue mille petites pensées qui me sont venues à ce sujet, car, vraiment, notre petite congrégation est un ouvrage des Cœurs de Jésus et de Marie. »

Ah ! l'admirable parole, mes Sœurs, la prophétique parole, quand on songe qu'elle a été prononcée vingt-cinq ans avant que notre S. Jean Eudes écrivît son *Royaume de Jésus,* plus de soixante ans avant que sainte Marguerite-Marie reçût les grandes révélations du Sacré-Cœur !

Et il y a mieux encore. Le saint, dans la lettre que je viens de vous lire, faisait allusion « à mille petites pensées qui lui étaient venues. » Que pouvaient-elles bien être ?

Vous savez, mes Sœurs, que sainte Chantal eut soin de recueillir tous les entretiens qu'elle eut avec son saint directeur, toutes ses lettres, tous ses ma-

nuscrits. Or, dans l'un des recueils qu'elle a publiés, on lit ceci :

« Considérez que non seulement notre doux Sauveur nous montre son amour par toute l'œuvre de notre Rédemption avec tous les chrétiens, mais qu'il nous oblige spécialement, nous autres de la Visitation, par le don et faveur qu'il a fait à notre Ordre, et à chacune de nous en particulier, de son Cœur, ou, pour mieux dire : des vertus qui y résident, puisqu'il a fondé notre très aimable Institut sur ces deux principes : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » C'est le partage qui nous est échu de tous ses trésors, ayant donné aux autres Ordres : à l'un, l'éminence de l'oraison ; à l'autre, la solitude ; à l'autre, l'austérité ; mais à nous ce qu'il estimait sans doute le plus cher, puisque son précieux Cœur en est le dépositaire. Si bien que nous pouvons avoir cette satisfaction, si nous apprenons et pratiquons bien la leçon que cet amoureux Sauveur nous donne, que nous avons l'honneur de porter le titre de Filles du Cœur de Jésus. Cela est bien doux, ô ma chère âme, que ce débonnaire Jésus nous ait choisies pour nous faire les filles de son Cœur. »

Je ne sais ce qu'il vous en semble, mais je ne puis, quand je lis ces textes, me défendre de cette idée que le bon saint en savait plus qu'il n'en voulait dire, et que Dieu lui avait révélé d'une façon assez précise l'avenir magnifique de sa chère Visitation.

Ce qui me confirme dans cette idée, c'est qu'il écrivit naïvement à sainte Chantal : « Croyez-moi, ma chère Mère, Dieu veut je ne sais quoi de grand de nous ; » c'est qu'ensuite, comme s'il craignait d'en avoir trop dit, ou que ses paroles, mal interprétées, donnassent à quelques pauvres religieuses la tentation de se croire appelées à jouer un rôle éminent quand, en fait, elles seraient simplement le jouet de leur imagination ou du démon, il demandait expressément à Dieu, et ce, au vu et au su de tout le monde et en particulier de sainte Chantal, qui s'associa pleinement à son vœu, que les filles de la Visitation ne fussent jamais l'objet de grâces extraordinaires.

Je reconnais bien là l'extrême prudence de S. François de Sales ; mais justement parce que la prudence l'incite à viser ce point particulier des grâces extraordinaires, c'est donc qu'il sait ou au moins qu'il pressent quelque chose de ce côté ; c'est qu'il a connaissance, ou, si l'on veut, l'intuition, le pressentiment de quelque grâce extraordinaire qui sera faite à son Institut et par laquelle Dieu réalisera « ce quelque chose de grand » dont il a parlé. Or, il ne veut pas que l'on devance l'heure marquée par Dieu et qu'en essayant de la devancer on se rende indigne de la faveur insigne qui sera accordée.

Et de fait, le 2 juillet 1688, Notre-Seigneur gratifie votre sainte sœur Marguerite-Marie d'une vision mémorable. Elle a passé tout le jour en adoration devant le Saint-Sacrement, — comme vous le faites aujourd'hui vous-mêmes, — et soudain elle se trouve transportée en esprit dans un lieu immense au milieu duquel, sur un trône de flammes, reposait le Cœur de Jésus. D'un côté se trouvait la Sainte Vierge, dont on avait, comme aujourd'hui, célébré la fête ; de l'autre côté S. François de Sales et le Bienh. P. de la Colombière ; tout autour, les filles de la Visitation. La Sainte Vierge s'adressa à elles :

« Venez, mes filles bien-aimées, leur dit-elle, approchez-vous, car je veux vous rendre dépositaires de ce précieux trésor que le divin Soleil de justice a formé dans la terre vierge de mon cœur, où il a été caché neuf mois, après lesquels il s'est manifesté aux hommes... Voilà ce divin Trésor qui vous est particulièrement manifesté, par le tendre amour que mon Fils a pour votre Institut, qu'il regarde et aime comme son cher Benjamin, et pour cela le veut avantager de cette possession par dessus tous les autres. Et il faut que non seulement celles qui le composent s'enrichissent de ce Trésor inépuisable, mais encore qu'elles distribuent cette précieuse monnaie de tout leur pouvoir, avec abondance, en tâchant d'en enrichir tout le monde sans craindre qu'il défaille ; car plus elles y prendront, plus il y aura à prendre... Il est donné aux Filles de la Visitation de faire connaître ce précieux trésor, de l'aimer et de le distribuer aux autres. »

Je sais, mes Sœurs, et vous savez comme moi, qu'il ne faut pas attribuer aux révélations particulières une autorité qui demeure le privilège exclusif des Livres Saints. Toutefois, lorsque l'Eglise a approuvé ces révélations particulières, lorsque de plus elles se trouvent confirmées par l'événement, il est plus que loisible, il est raisonnable de leur accorder attention et crédit. Or, l'Eglise a non seulement approuvé les révélations de sainte Marguerite-Marie, mais elle l'a élevée elle-même sur les autels ; et d'autre part, qui ne sait le splendide essor qu'a pris la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, grâce aux révélations de sainte Marguerite-Marie, grâce aux efforts persévérants, au zèle infatigable des religieuses visitandines ?

On est donc fondé à conclure que la sainte n'a pas été le jouet d'une illusion quand elle reçut de la Sainte Vierge, en cette fête de la Visitation, qui est votre fête patronale, le royal présent du Sacré-Cœur de Jésus, non pas pour elle seule, mais pour tout votre Institut, pour vous toutes. En ce jour mémorable, Notre-Seigneur mit le comble à tous ses bienfaits pour vous, en vous choisissant pour ses adoratrices de prédilection, pour les apôtres de son Sacré-Cœur.

II

Certes, l'honneur est grand ; vous pouvez en être fières. Mais vous connaissez l'adage : *Honor, onus*. Tout honneur est un fardeau, et plus l'honneur est grand, plus le fardeau est lourd. Il vous faut porter dignement le vôtre.

Lorsque sainte Elisabeth reçut la visite de la T. S. Vierge, elle s'écria : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient cet honneur que la mère de mon Dieu vienne à moi ? »

Objet comme sainte Elisabeth d'une faveur insigne que vous transmet Marie, vous devez d'abord, comme elle, bénir cette glorieuse Mère de Dieu par laquelle, assure S. Bernard, nous viennent toutes les grâces. Vous devez bénir Dieu, le bénir sans relâche, de tous ses bienfaits et spécialement de celui-ci qui couronne tous les autres en donnant à votre Institut sa dernière perfection, la forme définitive de sa piété et son office particulier dans le grand œuvre surnaturel que poursuit l'Eglise.

Et, toujours comme sainte Elisabeth, vous devez reconnaître, vous devez confesser que rien ne vous méritait le rôle privilégié que la Vierge bénie vous a assigné de par Dieu.

Qui d'ailleurs mérite vraiment quelque chose ? Qui peut dire : « Telle grâce et tel honneur me sont dus » ? Ce que nous recevons de Dieu, il nous le donne gratuitement, nous enseigne S. Paul ; donc il ne faut pas s'en glorifier comme d'un bien propre, mais plutôt songer humblement que c'est un talent confié, un talent qu'il faut faire fructifier et dont nous demandera compte un jour celui qui nous l'a confié.

Quel usage ferez-vous donc et quel profit tirerez-vous du trésor inestimable que vous a confié Notre-Seigneur ?

Dans la célèbre vision du 2 juillet 1688, votre saint fondateur l'indiqua à sainte Marguerite-Marie en peu de mots. Il rappela simplement le premier article de votre Directoire, qui, dit-il, « contient en substance toute la perfection de votre Institut : — Que toute leur vie et exercices soient pour s'unir à Dieu. »

Voilà votre programme d'apôtres du Sacré-Cœur : vivre dans l'union à Dieu, c'est-à-dire tendre par tous vos exercices, par toutes vos affections, toutes vos pensées, par tous les instants de votre vie, à une union toujours plus intime avec Dieu, penser à lui, l'aimer, régler votre volonté d'après la sienne, vos désirs d'après les siens, vos démarches d'après ses vues ; en un mot, vous tenir en sa présence comme un serviteur dévoué que son maître emploie quand il le veut et comme il le veut, et qui toujours a les yeux fixés sur ses yeux.

Mieux encore. Le bon Maître a tant de condescendance pour nos âmes qu'il veut nous élever du rang des serviteurs au rang d'intimes et de familiers. Il ne suffit pas à son amour que nous nous enrichissions à son service, il nous convie au partage de son trésor divin, de tous ses biens ; et comme, après tout, nous n'avons pas de titre à ce partage, comme nous pourrions paraître des intrus et des voleurs, il nous constitue, si j'ose dire, un état civil nouveau, parfaitement authentique et valable, en épousant nos âmes à la face du ciel et de la terre.

Mieux encore ; car, après tout, si intime que soit l'union de l'époux et de l'épouse, ils demeurent tout de même deux entités distinctes. Et Jésus veut quelque chose de plus, une union si parfaite que, pour ainsi dire, nous soyons transformés en lui, identifiés avec lui, qu'il vive en nous, que nous vivions en lui.

O l'adorable, l'incompréhensible prodige de l'amour de Dieu pour nous ! Qui en scrutera la profondeur ? Qui en mesurera l'immensité ? Qui en décrira la richesse et la beauté ? Oh ! qu'il y a là de quoi nous étonner, de quoi nous faire trembler et tout ensemble nous ravir d'aise, fondre nos cœurs dans un abîme de reconnaissance éperdue !

Or, ne croyez pas que disant cela j'exagère et que je veuille vous engager plus avant sur une autre voie que ne l'ont fait vos saints fondateurs et que ne le permettent les bienséances théologiques.

Ecoutez plutôt S. François de Sales écrivant à sainte Chantal le jour de la fête de l'incomparable Catherine de Sienne : — « O Dieu ! ma fille bien-aimée, lui dit-il. A propos de notre cœur, que ne nous arrive-t-il comme à cette bénite sainte que le Sauveur nous ôtât notre cœur et mît le sien au lieu du nôtre... Et s'il fallait ouvrir notre poitrine pour y loger son Cœur, ne le ferions-nous pas ? »

Le cher saint ne pouvait, ce me semble, mieux vous dire que vous ne deviez pas craindre d'aller trop avant dans l'exercice du saint amour de Dieu et qu'il n'y avait aucune limite à son étendue ni à sa ferveur.

— Mais, me dirait quelqu'un, et l'apostolat ? Ne nous avez-vous pas dit tout à l'heure que Jésus avait élu les Filles de la Visitation pour être les apôtres de son Sacré-Cœur ? Vous avez l'air de l'oublier !

— Comment ! je l'oublie ? Mais je ne fais que de parler de cet apostolat et de le décrire.

Ah ! je comprends ! Quand certaines gens, même certains prêtres, parlent d'apostolat, ils entendent des écrits, des discours, des manifestations, des démarches, des œuvres, enfin quelque chose qui se voie, que l'on sente et qui fasse du bruit.

Je ne méconnais ni la légitimité, ni l'utilité de ce genre d'apostolat ; mais je dis qu'il n'est pas seul à mériter ce beau titre et que, s'il reste seul, il est tout à fait insuffisant. S. Jean, quand il fut exilé à Patmos et plus tard retiré à Ephèse, batailla moins rudement que S. Paul ; il n'en mérita pas moins que lui le titre d'apôtre.

La Sainte Vierge n'entreprit, que je sache, aucune prédication, ne courut pas le monde, n'écrivit rien, ne fonda et ne dirigea aucune œuvre ; elle n'en est pas moins la Reine des Apôtres, elle n'en contribua pas moins à la conversion des âmes et à l'établissement de l'Eglise. Elle fit même plus à elle seule que tous les apôtres réunis.

C'est qu'il y a dans l'apostolat deux choses : l'une qui est extérieure et que l'on voit, l'action de l'homme ; l'autre qui est intérieure et que l'on ne voit pas, l'action de la grâce. Or, de ces deux choses, c'est à la première surtout que trop souvent l'on prête attention, c'est elle surtout que l'on célèbre et dont on se préoccupe.

Je n'hésite pas à dire que, du point de vue théologique qui est le seul vrai, cette manière de penser et de faire est proprement absurde.

Voyons : de bonne foi, que peut-on réaliser, que